

**COURS**  
**D E**  
**LITTÉRATURE DRAMATIQUE.**

---

I.

# COURS

DE

LITTÉRATURE DRAMATIQUE,

PAR A. W. SCHLEGEL:

Traduit de l'Allemand.

TOME PREMIER.

A PARIS, *M-4389*

Chez J. J. PASCHOUX, Libraire, rue Mazarine n.° 22.

ET A GENÈVE,

Chez le même, Imprimeur-Libraire.

1814.

---

---

## AVERTISSEMENT.

---

**P**ERSONNE n'ignore qu'une altération dans le texte d'un ouvrage, quelque légère qu'elle paroisse, peut souvent faire prêter à son auteur des idées fort éloignées de celles qu'il a voulu exprimer, surtout si les opinions du traducteur s'écartent de celles de l'écrivain original. M.<sup>s</sup> A. W. Schlegel, ne sachant pas s'il existe déjà une traduction française de son Cours de Littérature dramatique, se croit obligé de déclarer que celle-ci a été entreprise d'après son désir, revue en partie par lui-même, et qu'elle est la seule qu'il regarde comme authentique, et sur laquelle il consent à être jugé.

---

---

## P R E F A C E.

**M**ONSEIEUR Schlegel a mis une préface à la tête de son ouvrage, mais comme elle est adressée à des lecteurs allemands, et surtout aux auditeurs de son cours, le traducteur a cru qu'il suffiroit d'en donner un extrait, auquel il ajoutera quelques éclaircissemens nécessaires.

Le peu d'étendue de ce cours doit faire comprendre d'avance qu'il ne peut donner une idée complète, ni de la bibliographie dramatique, ni de l'histoire du Théâtre dès les tems les plus reculés. L'auteur a désiré embrasser un sujet aussi vaste sous un point de vue général, et il s'est particulièrement attaché à développer les principes, d'après lesquels on doit juger les productions dramatiques des siècles et des peuples divers. Les leçons qui composent la

première partie de ce cours , sont à peu près telles que M. Schlegel les a données à Vienne , en 1808 , devant une assemblée brillante et nombreuse , et il n'a fait que les distribuer dans un ordre plus commode.

C'est là tout ce que la préface allemande contient d'utile à connoître ; mais dans une remarque ajoutée au dernier volume , publié en 1811 , deux ans après le premier , l'auteur annonce qu'il a retravaillé avec soin la seconde partie de son ouvrage , et qu'il s'est surtout étendu davantage sur le Théâtre Anglois ; il regrette cependant encore de n'avoir pas eu le tems d'entrer dans autant de détails sur le Théâtre Espagnol , que l'eût mérité l'importance du rôle qu'il a joué dans l'histoire de l'Art dramatique.

Depuis la publication de ce cours , et lorsque M. Schlegel a voulu le faire traduire en François , il l'a encore soumis à une révision générale. Il en a

refait le commencement, il a retouché lui-même plusieurs morceaux, et a indiqué au traducteur d'autres changemens qu'il jugeoit nécessaires. C'est surtout la partie du Théâtre François, qu'il eût désiré pouvoir refondre; ses principes en théorie étoient restés les mêmes, mais il les appliquoit avec moins de rigueur. Le séjour de la France, cette connoissance des finesses du langage qui s'acquiert par la conversation, cette foule de liens qui rattachent le charme de la société à celui de la littérature, finissent toujours par adoucir les préventions des étrangers, et l'on ne peut long-tems prononcer des mots françois, sans admirer les poètes qui en ont fait un si bel usage. Soit donc qu'il y eût plus d'impartialité dans les jugemens que portoit M. Schlegel, soit plutôt qu'un juste sentiment des convenances l'avertit, qu'une traduction françoise, et, en quelque sorte, plus particulièrement adressée à la nation dont il combat les opinions

littéraires, doit être écrite avec beaucoup de mesure, il est certain qu'il avoit autorisé le traducteur à donner au fond de ses idées, les formes les moins faites pour déplaire. Celui-ci s'est rarement prévalu de cette permission, il a craint d'ôter à cet ouvrage et de l'ensemble et de l'originalité, il a pensé qu'une discussion n'avoit d'intérêt, qu'autant que les opinions y étoient franchement développées, que celles des critiques allemands pouvoient exciter la curiosité, et enfin qu'un livre, déjà célèbre en Europe, doit être connu en France, à peu près tel qu'il a été publié. D'ailleurs, si les égards sont toujours nécessaires, les ménagemens seroient ici superflus. La gloire du Théâtre François est au-dessus de toute atteinte. Rien ne peut ternir une renommée qui se fonde sur des plaisirs sans cesse renaissans, et une nation, chez laquelle les plus nobles jouissances de l'esprit sont devenues des

jouissances populaires, ne peut rien avoir à redouter.

Cette traduction ne diffère donc point essentiellement de l'original allemand, et si la distribution de la matière n'y est pas toujours exactement la même, la seule division importante de l'ouvrage, la division systématique y est conservée. Le traducteur s'est soigneusement attaché à éclaircir tout ce qui auroit pu paroître abstrait ou métaphysique à des lecteurs françois; toutefois il n'a pu, dans un sujet traité d'une manière neuve, éviter l'emploi de quelques termes, peut-être inusités, mais dont les analogues sont devenus techniques en Allemagne. Il a cherché à rapprocher son style de celui de l'original, autant que le permet l'extrême différence du génie des deux idiômes, et, s'il s'est quelquefois écarté de son modèle relativement au choix des figures, c'est par un esprit de scrupule, et parce qu'il croit que la traduction de toutes la plus infidèle, est celle qui rend ridi-

enle dans une langue , ce qui ne l'étoit pas dans une autre.

Mais peut-être pensera-t-on qu'un ouvrage , où l'on expose une théorie , et où l'on prononce des jugemens contraires aux opinions françoises , auroit dû avoir pour correctif des notes critiques , dans lesquelles le traducteur auroit combattu l'auteur. Ce genre est fort à la mode maintenant , et l'on y a souvent déployé beaucoup d'esprit , mais ne pourroit-il pas donner lieu à quelques objections ? Les notes , pour être indépendantes de l'ouvrage , ne laissent pas de lui ôter cette unité de couleur qui en fait un des grands mérites , elles changent un discours en dialogue , et en dialogue où un seul des interlocuteurs interrompt l'autre quand il lui plaît ; elles sont une distraction , je dirois presque une importunité , car , plus elles sont spirituelles , moins on peut se résoudre à les passer , et il devient impossible de lire avec entraînement. Il faut commencer par écouter un auteur

avec impartialité, ne fut-ce que pour s'assurer qu'on ne sera pas de son avis. Ce n'est pas, au reste, avec des notes qu'on peut renverser un système bien lié ; renfermées dans des limites qui ne leur permettent pas de remonter aux principes, il faut qu'elles s'attachent aux conséquences, et alors elles laissent indécise la question générale, et si elles se bornent à censurer les expressions, elles s'adressent à l'auteur lui-même bien plus qu'à ses idées. D'ailleurs, ce dernier genre de critique est celui que doit le plus s'interdire un traducteur ; les mots sont trop en son pouvoir pour qu'il ait le droit de les relever, il ne doit pas préparer l'épigramme de la note en rédigeant la phrase du texte, et quelle que soit son opinion sur le fond de la cause, il faut du moins qu'il s'associe au succès du plaidoyer.

Mais ce qui seroit véritablement susceptible d'un grand intérêt, c'est un

ouvrage en réponse à celui-ci. Il me semble qu'on pourroit laisser subsister en grande partie le beau système de M. Schlegel, et montrer que c'est parce qu'il ne le saisit pas lui-même sous un point de vue assez étendu, qu'il est injuste envers la France. Le premier but de l'auteur est de prouver que des goûts différens, mais également fondés sur des dispositions primitives de la nature humaine, ne sont point inconciliables; et qu'ainsi, l'admiration pour la tragédie grecque, et pour ce qu'il appelle en général le genre classique \*, n'exclut pas un vif sentiment des beautés de Shakespear, de Calderon et de toute la poésie qu'il nomme poésie romantique: Il établit des distinctions très-justes et très-ingénieuses, entre l'esprit de l'anti-

---

\* Il est bon d'avertir d'avance que dans l'ouvrage de M. Schlegel, l'épithète de *classique* est une simple désignation de genre, indépendante du degré de perfection avec laquelle ce genre est traité.

quité et celui qui a pris naissance pendant le moyen âge, et toute cette partie est digne d'un auteur, réputé le premier critique de l'Allemagne. Mais pourquoi donc M. Schlegel ne fait-il aucune part au génie particulier des siècles tout à fait modernes? pourquoi, sous le rapport de l'art dramatique, n'envisage-t-il les François que comme des imitateurs des Grecs? l'adoption d'une forme est-elle l'imitation d'une manière? Et quand un esprit différent a réagi sur cette forme et l'a modifiée, que reste-t-il qui réponde à l'idée de copie? Lors même qu'il seroit vrai que les premières tragédies françoises ont été calquées sur des modèles grecs, l'histoire d'un art, de même que celle de plusieurs grands artistes, ne peut-elle pas prouver qu'on se fraye souvent une route nouvelle, après avoir commencé par suivre les pas d'un guide? Si, d'après M. Schlegel, le théâtre d'une Nation doit, pour être véritablement original,

offrir l'expression poétique de ses sentimens et de ses idées, pourquoi ce caractère d'originalité n'auroit-il pas été imprimé au Théâtre François, par les génies supérieurs qui, les premiers, ont fait entrer la poésie dramatique dans la sphère de la civilisation la plus achevée? Enfin, si l'inspiration poétique mérite surtout notre hommage, si elle doit donner du prix aux ouvrages mêmes qui nous paroissent les plus irréguliers, pourquoi ne la reconnoîtrions-nous pas au travers des formes sociales, comme au travers des formes sauvages, et pourquoi la perfection seule mettroit-elle obstacle à notre admiration?

M. Schlegel prétend que le système dramatique des François, tient à la nature de leur langue et à l'ensemble de leur culture morale. Si cela est, on doit chercher quelle est la force cachée qui a développé, presque simultanément en France, et la littérature et

toutes les branches des connoissances humaines ; il faut que ce soit un principe actif, puisque le mouvement prodigieux qui, depuis un siècle et demi, a sans cesse agité les esprits, dans différens sens, ne permet pas d'en admettre un autre. Or, l'imitation est un principe mort et stérile, dont l'influence ne se seroit d'ailleurs pas étendue hors des limites de l'Art dramatique. Peut-être M. Schlegel se seroit-il approché de la vérité si, en reconnoissant le pouvoir qu'a exercé en France la société, il l'avoit envisagée autrement que sous le rapport de la gêne et de l'étiquette, s'il y avoit vu un foyer d'activité qui multiplie les forces par le mouvement, et fait que les facultés de chacun s'augmentent de celles de tous. Le goût de la conversation, le talent de répandre du charme sur les sujets les plus sérieux, comme de l'intérêt sur les plus frivoles, ont, à diverses époques, rendu la société Fran-

çoise la première de toutes, non-seulement pour l'agrément, mais pour les lumières, et pour la quantité d'idées qui y étoient en circulation. Elle a inspiré et dominé la littérature, parce que les hommes de lettres sentoient ce qu'ils lui devoient, et que leurs ouvrages les plus distingués n'étoient souvent que des interprétations heureuses des sentimens et des pensées de la nation. On dira, peut-être, que le mouvement communiqué par l'influence de la société, n'est pas la véritable inspiration poétique. Mais le talent est un heureux don de la nature, et une fois réveillé dans le sein de l'homme par une impulsion quelconque, il détermine lui-même sa propre direction. Sans doute, il n'en prendra pas une qui soit contraire à l'esprit du siècle; sans doute, dans un tems où l'alliance de la poésie et de la musique n'est plus consacrée par des fêtes nationales et par les mœurs publiques, il n'essayera pas d'unir aux accords de la